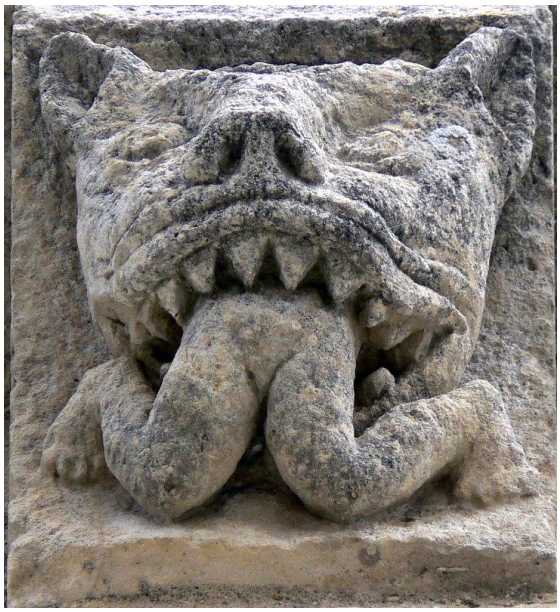
LE COMBAT SPIRITUEL



Que le corps animal puisse être plus fort que l'âme spirituelle, ou que la chair puisse dominer l'esprit au point **d'avaler l'homme tout entier**, corps et âme[1], les chapiteaux et les modillons ne cessent de le clamer sous et sur les toits de nos église romanes. Quand l'homme ne cherche pas à s'unifier en ce Dieu que révèle la Bible, il éclate de l'intérieur, il implose. Les maladies psychosomatiques sont monnaies courantes dans nos sociétés rationalistes où la communication ciel-terre n'est plus toujours assurée. Alors, les oiseaux du ciel ne peuvent plus descendre ici bas et l'Alliance n'est plus qu'un pauvre mot biblique sans consistance, un mot coupé de l'expérience vivifiante de la Parole.

Tout enfant, l'homme apprend à marcher sur une terre qu'il imagine sans ciel, vide de ce Dieu singulier qui parle à l'homme. Heureusement que la catéchèse apprend au jeune chrétien à fonder son corps sur son esprit comme s'il marchait la tête en bas et les pieds au ciel ce que font les ressuscités qui goûtent déjà la vie éternelle. Rien de physique en cela : cette réalité de la foi se découvre peu à peu dans la pratique de la prière nourrie des Écritures. C'est là que le ciel devient réel et que la terre, si matérielle soit-elle, s'avère évanescente. En effet, « elle passe la figure de ce monde ! » (1 Cor 7,31). L'évangile de Jean appelle cela « naître d'en haut » (Jn 3,3). Les images romanes nous montrent souvent des **hommes renversés**[2] qui ne sont pas des gymnastes de cirque mais des chrétiens capables de faire la volonté de Dieu « sur la terre comme au ciel » en mangeant leur « pain de ce jour », le Verbe éternel du Père.

Pour bien pénétrer les images romanes, il faut percevoir la place prégnante de Dieu pour le moine du Moyen-Age. Le Seigneur, Partenaire invisible mais loquace, Parole éternelle du Père, est le donneur de vie en une Alliance de tous les instants. Le moine sait pourtant qu'il est possible de vivre sans Dieu, même de combattre le mal sans goûter sa Parole de miel, mais que l'échec est alors assuré. Une première partie montrera le rôle primordial du Seigneur dans le combat spirituel, une seconde parlera de l'échec en proposant une lecture du célèbre chapiteau d'Aulnay où Dalila conduit Samson à sa perte. Une troisième partie montrera combien la relation « homme-femme » intériorisée permet la victoire contre le Malin.

---

1 Modillon de l'église de Talmont : Talmont 27.

2 Modillon de l'église d'Aulnay : Aulnay 087.

DIEU, L'ANIMATEUR DE L'ALLIANCE

L'esprit humain est « capable de Dieu » selon la formule de saint Augustin[3], s'il dirige fermement son compagnon, le corps. Car les oiseaux des cieux[4] savent conseiller la créature égarée. De nombreux chapiteaux romans présentent un homme qui maintient deux oiseaux tout près de ses oreilles comme pour pouvoir les entendre. A Aulnay[5], les oiseaux sont posés sur une branche de verdure, ils semblent confier aux oreilles de l'homme des choses inouïes. Sa tête en est toute retournée, elle fixe maintenant ce qui arrive par derrière lui. Et que regarde donc cet homme bouleversé ? Le Soleil qui se lève en son cœur, le chapiteau est en effet orienté vers … le levant.

À Colombiers en Charente[6], les deux oiseaux du ciel, les pattes posés sur une liane qui sort de la gueule d'une bête (le corps animal), paraissent donner la becquée à l'homme Ses deux bras pèsent sur le cou des volatiles pour qu'ils n'arrêtent pas de le nourrir. N'est-ce pas la mission de la catéchèse d'apprendre à l'orant à écouter la Parole de Dieu pour qu'elle devienne son « pain de chaque jour » ? « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain mais de toute Parole qui sort de la bouche du Seigneur » (Dt 8,3). Il s'agit bien d'une expérience à faire et non d'un enseignement religieux ou moral à entendre du dehors. Et cette expérience nous échappe car Dieu en est l'initiateur.

C'est la nourriture divine qui donne à l'être humain sa puissance, sa vertu, son courage, et aussi sa fidélité et sa constance… sa consistance. La source jaillit d'en haut dans la prière. Sans ce jaillissement des profondeurs, le combat spirituel serait perdu d'avance, même chez l'individu particulièrement opiniâtre et stoïque qui méconnaît la prière chrétienne. Quand l'affectivité est comprimée par une volonté de fer, elle finit toujours par percer, gagner et se venger d'une façon ou d'une autre. Le corps se défend par des névroses et des maladies psychosomatiques si l'amour ne vient pas s'inscrire du dedans dans le cœur de l'homme. L'initiation chrétienne demande un temps d'apprentissage au delà de la période d'enfance. Une catéchèse qui ne s'adresserait qu'à des enfants aurait peu d'effets. Ce serait à la limite une plaisanterie, et même une insulte adressée à la première Église (Cf. 1 Cor 13,11).

---

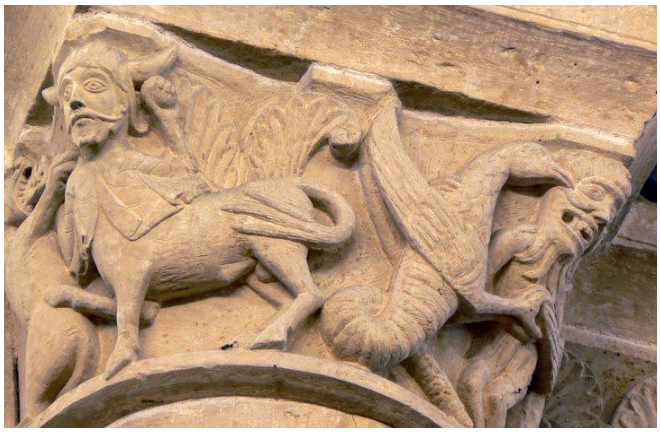
[3] Augustin, *Retractationes*

[4] Matthieu, dans son évangile, a gardé le pluriel hébraïque du mot « cieux ». L'antiquité savante imaginait plusieurs cieux au dessus de la terre. Le croyant de tous les temps, lui, fait personnellement l'expérience d'un « ciel ». Il y a donc autant de cieux que de croyants... et c'est le même pour tous : Dieu en notre esprit. Le pluriel biblique se justifie ainsi même en français.

[5] Aulnay,101. *Cf.* aussi Marignac, 059.

[6] Colombiers, 023.

Pour la foi chrétienne, ce n'est pas la personne humaine qui mène le combat intérieur, mais le Christ. C'est lui le général en chef. Dans l'iconographie romane, le Seigneur est montré sous diverses figures. A Aulnay[7], il est **l'hippo-centaure**, le cheval victorieux à visage d'homme et dont la puissance est celle de l'équidé. De son antérieur droit, il repousse l'adversaire, et de sa main droite, il lui brise les dents avec une pierre. Sa double puissance (divine et humaine) est signifiée par les deux cornes[8] qui lui sortent des tempes. Derrière lui, s'élève le panache de verdure que nous connaissons déjà. Telle est la manifestation de la puissance divine que nous contemplons à la droite du chapiteau.



Derrière l'hippo-centaure, on voit un être humain terrifié, emporté par deux dragons ailés[9] qui le saisissent dans leurs serres. À coup sûr, ils l'emportent dans la mort. Sur la photo, le monstre de droite est caché.

Il se pourrait que ces deux scènes voisines s'éclairent mutuellement. À gauche, ce serait la mystérieuse victoire du Seigneur sur la corruption ; à droite, ce pourrait être l'apparent triomphe de la mort qui emporte l'homme sur l'autre rive de sa vie. Défaite du corps de chair, mais aussi invisible gloire d'un Créateur agissant. Le panache de verdure évoque l'Arbre de la vie qui génère la vie éternelle. Semés psychiques, ou même psycho-somatiques, nous ressuscitons « corps spirituels » (1 Cor 15,44).

L'hippo-centaure n'est pas la seule figure du Christ ; il peut aussi être représenté par d'autres animaux emblématiques, un agneau un cerf (nous en reparlerons), et aussi par un **griffon**, cet être mythique qui tient à la fois du quadrupède et de l'oiseau.

Sur un chapiteau de l'ancien cloître bénédictin de Monreale en Sicile, le Christ-Griffon est élevé sur une vague de verdure. Sous ce glorieux vainqueur, on distingue un personnage enfermé, sans doute Satan ou sa compagne, la mort. Ce glorieux griffon est encadré par deux hommes debout. Celui de droite porte une Bible, c'est un homme de prière.

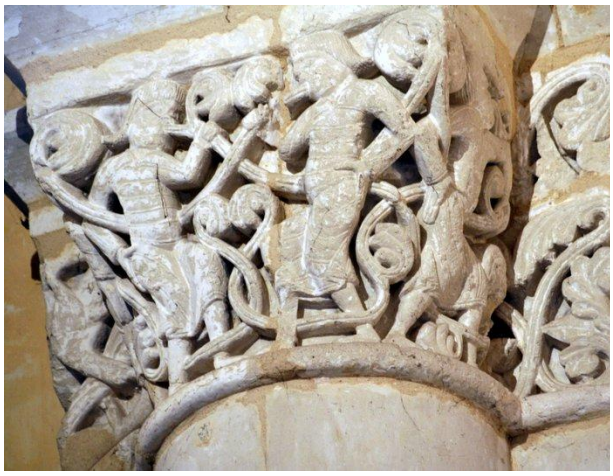
---

7 Aulnay, 139-140 (pilier M').

8 Dans la Bible, la corne signifie la puissance.

9 Il ne faut pas confondre le dragon ailé avec le griffon également ailé. L'un a une queue, l'autre est un quadrupède dont la tête d'oiseau est garnie d'oreilles.

Les païens de l'antiquité considéraient le griffon comme le passeur qui emportait les âmes dans le séjour des morts. À Monreale, le Christ-Griffon semble avoir encore cette fonction. On le voit, ailes déployées, venir chercher un grabataire couché au sommet d'un berceau de verdure. Sans doute, s'attendaient-ils mutuellement. Ainsi, jusqu'au bout de l'existence croyante, vécue en Alliance, le Seigneur mène le combat contre le péché et la mort. Alors nul homme ne doit désespérer. Le Christ est le Seigneur de tous.



Si le Christ mène le combat en l'homme, c'est que celui-ci est « **lié** » en lui, et il ne peut se dépêtrer seul des liens qui l'emprisonnent. Nous libérer de nos habitudes dépasse souvent nos forces. Combien de chapiteaux romans montrent des êtres humains et des animaux en train de se débattre dans l'inextricable réseau des lianes de l'animalité[10]. Parfois, des oiseaux tentent de couper ces lianes par lesquelles l'homme s'est attaché.

Ces terribles entraves sont tissées par une humanité qui, livrée à elle-même, n'est guidée par aucun ciel intérieur. Nulle Parole ne l'interpelle, et cet homme animal rêve d'une autonomie absolue, presque divine. Son monde est « plat », il engendre sans cesse les innombrables chocs frontaux des individus entre eux. Sans profondeur intime ni altitude céleste (c'est la même réalité), la violence prolifère en l'homme et autour de lui. Cet univers martial ignore le pardon et la miséricorde, et même la justice et la solidarité. Rien ne vient du haut tempérer des appétits et des égoïsmes qui cherchent sans cesse à élargir leur espace vital au détriment des « étrangers » considérés comme des intrus. Dehors, la guerre est omniprésente. D'incessants combats, des affrontements meurtriers, sources d'horreurs et de douleurs, remplacent la nécessaire lutte intérieure de l'homme contre lui-même. Les ermites qui habitaient de pauvres cabanes autour des petites églises de Saintonge vivaient dans les zones peu habitées[11]. Dans la prière biblique qu'ils avaient chaque jour en commun, ces moines du monde rural vivaient de la sagesse évangélique : ils apprenaient à connaître leur propre violence. Les chapiteaux

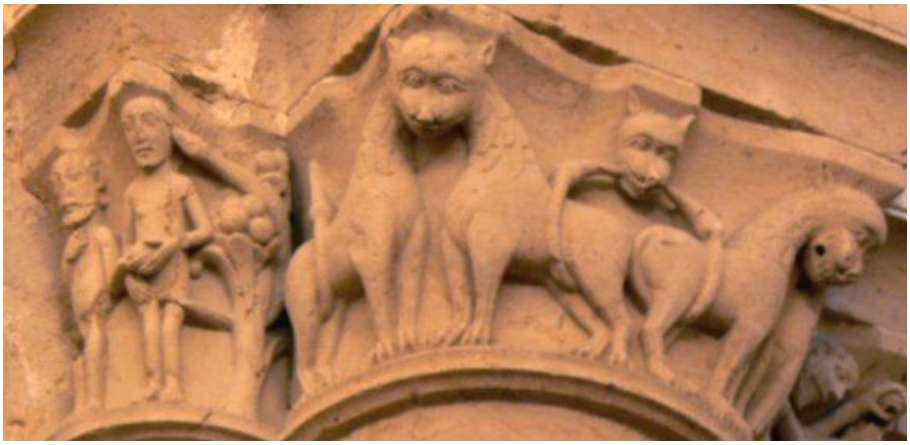
[10] Saintes, Saint-Eutropes, 027.

[11] *Pierre Damien, du désert à l'action*, Migne, 1992. On a un aperçu de la vie d'un ermite de haut vol, de son combat spirituel. C'est un bon témoin de cette époque relativement calme. Par une lettre, il explique à un Père que l'ermite est supérieur au moine qui reste toute sa vie dans un monastère (p.140).

semblent exprimer une expérience vécue, et il est possible que certains parmi eux gravaient sur la pierre ce que Dieu avait fait pour eux pour eux, en eux[12].

Ces hommes s'aidaient mutuellement dans le combat de tous les jours contre le grand dragon, cracheur de feu, que l'apocalypse de Jean nous a décrit à sa façon (Ap 12,3). Un chapiteau de l'église d'Aulnay situé à l'est de l'édifice, que nous avons déjà évoqué[13], met en scène cette lutte collective. Le dragon possède deux têtes, il crache son feu par devant et par derrière contre ses assaillants. A deux, on se sent plus forts, mais si le Seigneur ne prend pas la tête du combat, la défaite est probable comme nous le laisse entendre cet immense chapiteau d'Aulnay où Samson est finalement vaincu par le fait de la belle Dalila infidèle en amour.

SAMSON ET DALILA : L'ÉCHEC !



Sur le pilier qui s'élève au coin nord ouest du carré du transept, au dessus du lieu où l'autel initial était implanté, se trouve notre grand chapiteau. De la gauche vers la droite, six scènes se suivent : Adam et Ève, deux lions à une seule tête (image redoublée), Samson vainc le lion, deux dragons ailés présentés face à face, Samson attaché sur son lit par Dalila et, pour terminer, une scène animalesque malheureusement détériorée en son centre. Quelle logique relie toutes ces images ?

Première image[14]. Adam et Ève, nus, sont debout, côte à côte. Ève se tient à la gauche de son homme (ce qui est rare[15]), elle a le fruit en mains. Le serpent, accroché à l'arbre, lui passe érotiquement entre les cuisses, et lui souffle aussi quelque chose à l'oreille.

Deuxième image[16] (redoublée). Deux lions ont une tête commune, leurs queues se dirigent vers le haut en un arc de cercle. A la jonction des deux figures redoublées (l'âme et le corps en voie d'unification, comme nous l'avons vu), une tête d'animal tient prisonniers dans sa gueule les bouts des queues des lions d'extrémité. Il semble s'en repaître.

Troisième image[17]. Un personnage barbu et moustachu, probablement Samson, écarte les mâchoires d'un lion avec qui il se bat. L'homme est a un genou en terre, et son buste est totalement retourné pour faire face au fauve. Serait-ce une allusion à la scène biblique (Juges 14,5-6) ?

---

[12] L'ermite pouvait facilement voyager que le moine sédentaire : cet art pouvait s'exporter.

[13] Aulnay, 099 que nous avons déjà étudié en partie avec Aulnay,100.

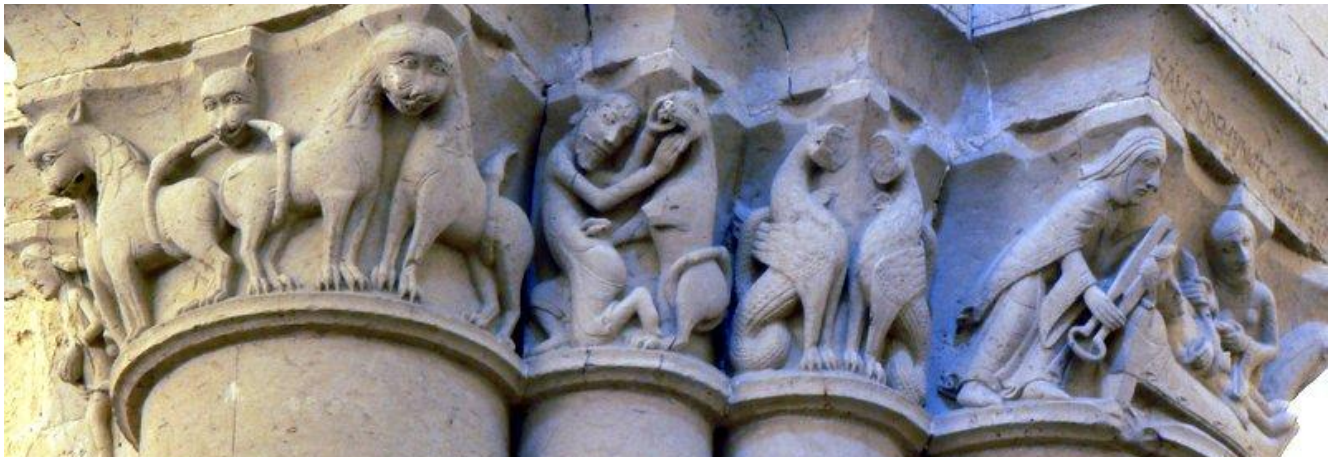
[14] Aulnay,152 (pilier I).

[15] Habituellement, l'arbre les sépare.

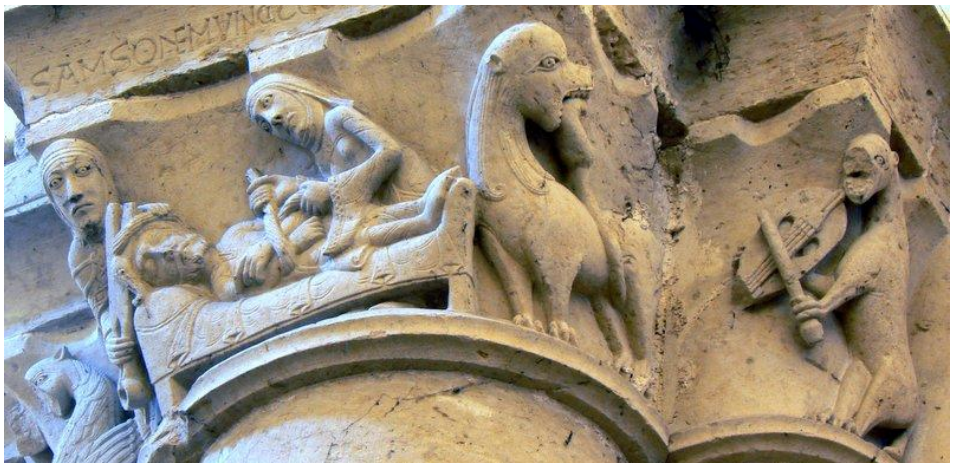
[16] Aulnay, 152 et 151 (pilier I).

[17] Aulnay, 151 (pilier I).

Quatrième image[18]. Deux ailés sont assis en vis à vis, immobiles. Leurs faces ont été détériorées. Le bout de leur longue queue remonte par derrière et vient bloquer leurs ailes. La scène est parfaitement symétrique, ces deux monstres identiques, immobiles, se regardent comme en un miroir.



Cinquième image[19]. Éclairée par une inscription latine, la scène est sans équivoque. Samson, barbu et moustachu, est allongé sur un beau lit en bois. Il dort. Dalila en profite pour lui lier les mains avec une grosse corde qu'elle croise en forme de X. Un personnage imberbe, une femme dont le visage est serré dans un voile, coupe la chevelure du guerrier endormi avec de grands ciseaux. La référence à la scène biblique est assurée (Juges, 16,19). Toutefois, l'Écriture parle de princes philistins et non d'une femme, elle ne dit pas que Dalila ait lié les mains de son amoureux, mais qu'elle l'a simplement endormi sur ses genoux. Le récit biblique ne parle pas non plus de ce lit où dort le juste juge. La forfaiture est accomplie par la gens féminine.



Sixième image[20] : Aussitôt après, contre le lit, un lion, dont la queue vient obturer la gueule ouverte, se retourne pour regarder un autre lion – musicien. Il fait vibrer les cordes d'une viole avec un gros bâton qui lui sert d'archet. On imagine l'affreuse mélodie qui en sort. Le second fauve avait-il lui aussi la gueule fermée par une queue ? Comme cette partie du chapiteau est très abîmée, on ne peut que s'interroger sur que l'on voyait jadis au coin du mur ? Était-ce un troisième animal dressé sur ses pattes, qui jouait d'un autre instrument de musique comme on le voit par exemple à la Chaize le Vicomte en Vendée. Ici et là, les

[18] Aulnay, 151
[19] Aulnay, 151 et 138 (pilier I).
[20] Aulnay, 138.

animaux sont manifestement en fête[21] !

A la Chaize, Ils sont quatre endiablés par cette mélodie produite par deux bêtes musiciennes. On ne sait d'ailleurs pas s'ils sont hommes ou bêtes. L'individu de droite, à la posture équivoque, a une queue, que l'on distingue à peine sur la photo. Le petit acrobate du milieu, accroché à une barre fixée au mur de l'église, se retourne sur lui-même mais cette conversion a comme seul effet de montrer ses fesses à la galerie. « Ah, quel magnifique spectacle ! », ironise sans doute le moine sculpteur.

Revenons à notre grand chapiteau d'Aulnay, comme sur celui-ci, on ne voit pas d'oiseau. Le ciel est totalement absent, la bête seule règne. Le serpent des origines aurait-il chassé Dieu de la terre en donnant à la femme le fruit de l'arbre de la Connaissance du bien **et** du mal, c'est-à-dire l'appétit d'un savoir absolu et totalitaire qui ne laisse aucune place à la foi (image d'Adam et Ève). Alors, l'humanité, réduite à sa seule animalité, ne peut que se nourrir de la queue des lions en guise de vie spirituelle (ce que représente la seconde image). Ceci n'empêche pas le guerrier Samson de vaincre le lion par la force de ses muscles et la ruse de ses longs cheveux, symboles de ses idées géniales (troisième image). L'âme et le corps de Samson sont évoqués par les deux dragons ailés placés face à face immobiles et inertes parce que rien ne descend du ciel. L'Alliance a disparu, et aucune nouveauté ne peut advenir : le temps de la Bonne Nouvelle n'est pas encore venu (quatrième image). Dans ce monde de jungle, l'issue fatale est la mort du guerrier trahi comme Adam par sa femme (cinquième image). Alors les animaux, maîtres du terrain, célèbrent leur victoire, ils chantent, dansent et s'amusent : c'est la grande fête d'une humanité réduite à la terre (sixième image). Toutes ces figures qui s'enchaînent sur notre chapiteau convergent vers la même évidence : c'est l'échec de l'Alliance.

L'ÂME FÉMININE ET LE CORPS MASCULIN

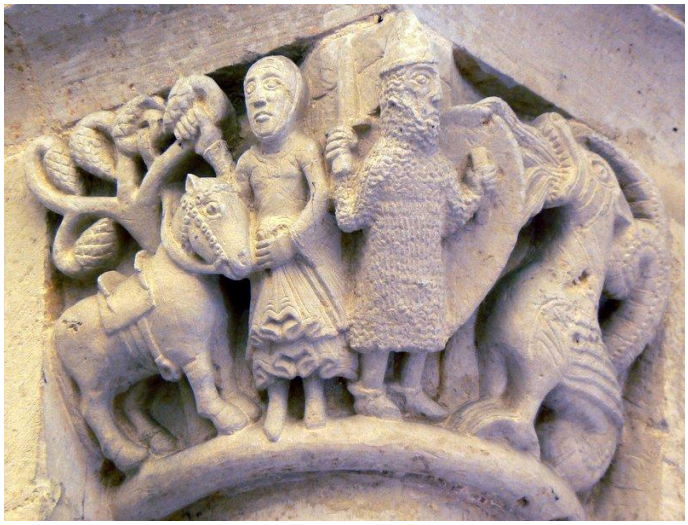
L'introduction de la femme auprès de l'homme n'est pas un jugement négatif porté sur le sexe faible, bien au contraire comme nous allons le voir. Les Écritures révèlent la dualité « âme-corps » que les traditions judéo-chrétiennes préciseront par la suite. **La femme** symbolise l'âme intérieure et invisible de tout être humain, alors que l'homme masculin évoque notre agir extérieur. Nous sommes égaux en droits mais différents physiquement et autant spirituellement. Tout être humain possède en lui deux aspects complémentaires qui réagissent l'un sur l'autre : une sensibilité cachée que la femme vit au plus haut point, et une capacité d'action en laquelle l'activiste masculin se perd facilement dans une extériorité chronique. Pour la Bible, c'est la femme qui entend « l'oiseau » du ciel : Eve écoute le serpent (ailé) et Marie accueille la Parole de l'ange. Il a fallu à Joseph, un songe pour

[21] Souvent, la célébration festive et musicale des animaux se réduit à un simple âne musicien qui joue de la lyre. Un âne, c'est-à-dire un imbécile… heureux. Par exemple, l'âne musicien qui est au coin sud-ouest de la cathédrale de Chartres, et aussi sur la frise extérieure du portail sud d'Aulnay, à gauche.

compenser une sensibilité naturelle à la divinité qu'il n'avait pas. La femme semble douée de cette capacité spirituelle que l'homme n'acquiert que par l'effort, et souvent grâce à sa femme[22]. Ni le couple « âme-corps » ni le couple « femme-homme » ne présentent une symétrie. L'asymétrie des sexes, relevée par la Bible, est à l'opposé de ce qu'exprime la figure des ailés disposés en miroir dans la quatrième image et, qu'ici , le chapiteau dénonce : la carence de l'âme spirituelle ou la suprématie du mâle !

Si la femme symbolise l'âme de tout un chacun, intériorité secrète où Dieu parle, nous voyons mieux alors l'importance de la partie féminine de notre être dans le combat spirituel. L'âme sensible et fragile est capable de recevoir humblement la puissance divine qu'elle communique au corps, son compagnon de route. C'est à lui de transformer l'amour d'en haut en actes décisifs : il lui faut du courage.

Un autre chapiteau d'Aulnay[23], plus subtil qu'il ne paraît, montre comment les deux composants de l'humain, son âme et son corps, participent, chacun à sa façon (féminine ou masculine), au combat spirituel. Ce chapiteau est composé de deux parties distinctes : il est discrètement redoublé. L'âme est à gauche et le corps à droite. Ces deux parties, la féminine et la masculine, ne se ressemblent pas. C'est d'ailleurs de leur différence et de leurs relations mutuelles que se précisera, comme nous allons le voir, la dynamique du combat spirituel chrétien.



A gauche du chapiteau – cela se discute – le personnage debout semble être une femme. La personne est imberbe, et l'arrière de son visage est enserré dans un voile[24]. Élégante, de sa main gauche, la femme tient les plis d'une belle et grande robe. De sa main droite, elle agrippe fermement un arbre étrange dont chaque branche se termine par une pomme de pin. Arbre de vie à n'en pas douter, et même arbre eucharistique car les pignons (ou pignes) se mangent comme les hosties ! Cette symbolique est répandue dans le sud-ouest de la France. Un cheval tout harnaché se tient paisiblement auprès de la femme. C'est l'arbre nourrisseur qui tient l'animal par ses rênes qui sont accrochées à une haute branche. Ce cheval n'est pas le fougueux destrier qu'on attendrait : la scène respire la paix.

Sur la partie droite de ce chapiteau, un chevalier, équipé pour la guerre, lutte mais sans violence contre le dragon de feu. Il est casqué, vêtu d'une cotte de mailles, son bouclier le protège des flammes mauvaises, son épée est dressée vers le ciel mais il est passif : pas de coups d'estoc ni de taille comme dans les combats de chevaliers. Il encaisse seulement les flammes du démon mais ne les rend pas par des coups. Comment le ferait-il d'ailleurs puisque le dragon ailé symbolise une réalité spirituelle sans consistance physique.

---

[22] La tradition biblique commente dans ce sens Gn 2, 24 : "L'homme quitte son père et sa mère, et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair. » Et au fond du fond, la femme d'Adam, c'est note âme féminine qui s'unit à notre corps agissant. Un couple en cache et en révèle un autre.

[23] Aulnay,135 (pilier P).

[24] Le chanoine Tonnellier (*Aulnay de Saintonge*, Delavaud éditeurs, Saintes) y voit un écuyer.

On dit souvent que le chevalier représente saint Georges qui lutte contre le dragon. Mais cette lecture ôte à la scène toute sa dimension d'actualité. Le combat spirituel est d'hier et d'aujourd'hui[25]. Serait-ce, comme on le dit parfois, les deux temps du combat, le repos puis l'action : à gauche, le chevalier chrétien se prépare, à droite il affronte le monstre. Mais ce tableau sculpté en deux volets, pourrait bien nous révéler quelque chose de la relation qu'entretient l'âme féminine avec son corps masculin. La force de Dieu arrive par la féminité de l'âme pour se communiquer ensuite au soldat du Christ. L'image rappelle en effet ces versets de l'épître aux Éphésiens : « Ayez toujours en main le bouclier de la foi, grâce auquel vous pourrez éteindre les traits enflammés du Mauvais ; recevez le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu » (Ép 6,16-17).

Les deux scènes sont bien associées mais ne sont pas chronologiques. À gauche, l'âme féminine se nourrit de la Parole, et le corps, symbolisé par le cheval, en bénéficie. À droite, le corps, symbolisé cette fois-ci par le chevalier, s'oppose fermement au dragon dans le courage et la confiance qu'il a en la Parole de Dieu. Comme la femme et l'homme, l'âme et le corps sont unis l'un à l'autre[26]. C'est ainsi que se vit l'Alliance du ciel et de la terre, union qui prépare l'humanité entière à la résurrection de toute sa chair dans la mouvance du Christ ressuscité. L'événement est planétaire.

Un autre chapiteau d'Aulnay, dit « des éléphants »[27], précise la dimension christique du message. Remarquons d'abord que ce chapiteau est lui aussi secrètement redoublé. À gauche, la scène des oiseaux pourrait évoquer le travail de l'âme féminine ; à droite, celle des éléphants, celui du corps masculin. Mais, pour le comprendre, une donnée historique nous est nécessaire.

Les pachydermes représentés ici font sourire l'homme moderne qui est au fait de l'anatomie de ces animaux. Leurs grandes oreilles pendantes ont disparu, remplacées par de petites ouvertures pointues, ouvertes au sommet des têtes. Les chapiteaux romans dépendent en fait des sources d'information de l'époque. Les *Bestiaires* du Moyen-Âge sont la grande source d'information. Ce ne sont pas des manuels de science naturelle qui auraient la prétention de décrire avec précision ces bêtes inconnues de nos régions. Ils veulent exprimer la vie chrétienne pour aider la prédication. L'annonce de l'Évangile est la chose importante, essentielle même, que visent les chapiteaux. Ces manuscrits d'allure scientifique considéraient les animaux créés par Dieu à la Genèse comme des **paraboles naturelles** de la vie des croyants, mais pas toujours par le truchement des éclairages spirituels de la Bible chrétienne. L'histoire du salut qui culmine en Jésus-Christ impose son empreinte théologique aux bestiaires.

Voici quelques lignes tirées d'un bestiaire du XII° siècle[28] : « Si d'aventure l'éléphant rencontre le serpent (d'Adam et Ève), il le foule et le piétine jusqu'à ce qu'il meure […]. En vérité, le gros éléphant et sa femelle sont à l'image d'Adam et Ève au temps où ils vivaient dans la loi de Dieu, au temps où ils ignoraient encore tout de la tentation de la chair et du péché […]. Le gros éléphant, c'est la Loi des Hébreux, qui ne put sauver le genre humain comme le prêtre ne put secourir l'homme qui était tombé aux mains des brigands […]. Et le

[25] Anne et Robert Blanc, *Les symboles de l'art roman*, Paris, Éditions du Rocher, 1998, traitent du combat spirituel p.89 à 99.

[26] L'épître aux Éphésiens (Ep 5,21-33) compare le mariage humain à celui du Christ et de l'Église.

[27] Aulnay, 141 et 140 (pilier K).

[28] *Le bestiaire*, texte du XII° siècle, traduit aux éditions Philippe Lebaud, 1988, p. 23 et 63-65.

petit éléphant (celui qui le suit dans le temps) c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui s'est fait tout petit… » Les Bestiaires sont bien des recueils édifiants que les moines sculpteurs utilisent.

À droite, un éléphant est « affronté » à un autre, suivi d'un troisième. Ils portent la croix sur leur dos. Les deux mastodontes sont en train de se rencontrer : leurs pattes postérieures achèvent une foulée, alors que leurs antérieures sont déjà arrêtées. Cet affrontement n'est pas un combat, c'est comme le suggère le Bestiaire, la rencontre amoureuse d'Adam et Ève avant la chute ! Ici, comme on le voit, aucune intention hostile, aucune violence, seulement la paix d'un beau couple, et l'émouvant tête à tête des deux pachydermes de l'image sculptée. Rien à voir avec ces charges d'éléphants, où défenses et trompes cognaient dur et défonçaient l'ennemi au son d'interminables barrissements. Le calme de ces bêtes est olympien, céleste.

De la rencontre amoureuse de ces deux forces de la nature naquit un éléphanteau … beaucoup plus tard. Ce que dit le bestiaire : « Le gros éléphant, c'est la Loi des Hébreux, qui ne put sauver le genre humain […]. Et le petit, c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui s'est fait tout petit… » L'éléphanteau, déjà adulte, suit ses aînés bibliques sur la route du temps, on aperçoit à droite de la photo, celui qui résume en lui toute la Bible. Reconnaissons en ce petit devenu grand, Jésus-Christ, le Vivant ressuscité, notre Seigneur !

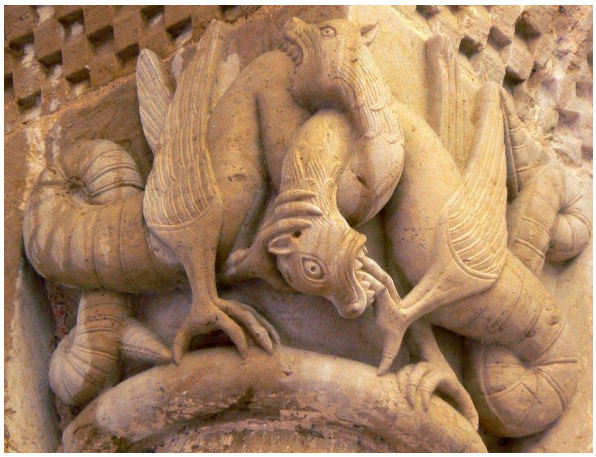
Cette manière chrétienne de lire la Bible en la référant au Christ, serait donc ce que laisserait entendre de manière voilée la scène des trois éléphants. Les deux éléphants affrontés évoquent la relation de l'âme spirituelle avec ce que le Bestiaire appelle « la Loi des Hébreux », c'est-à-dire avec la Bible. Ces éléphants peuvent évoquer Adam et Ève avant la chute car l'Incarnation de Dieu a recréé l'homme (avec son âme féminine, sa capacité spirituelle) comme cela était avant le péché des origines. Ainsi, l'homme et son épouse spirituelle, le corps et l'âme, peuvent-ils se rencontrer pour concevoir l'éléphanteau divin et mettre l'amour au monde, le Christ. Cela se passe, chaque fois que l'Église est rassemblée pour méditer les Écritures et les référer à son Seigneur jusqu'au sommet eucharistique. Cela se passe aussi quand, dans sa prière personnelle, le chrétien médite la Bible en « récapitulant[29] » le Christ en lui. Cette prière biblique est l'expérience du Verbe qu'évoquerait donc la scène voilée des trois éléphants. Il s'agit d'un agir, et même de l'agir chrétien primordial qui fonde l'Église dans l'amour. Qualité masculine qui engage le corps de l'homme dans le combat spirituel.

Le côté « âme », plus discret, se déchiffre à travers la scène située à gauche des éléphants. Deux oiseaux sont perchés sur une plante verte, ils la picorent pour s'en nourrir. Sans risquer de nous tromper, nous pouvons avancer que ces

[29] Le mot est de Saint Irénée (II[ème] siècle).

oiseaux becquettent l'Arbre de vie. Ils représentent l'action du ciel à l'intérieur de l'âme croyante qui est associée (en elle) à son corps au point que l'oiseau « corps » est la réplique exacte de l'oiseau « âme ». Les cous de ces gros volatiles se croisent en forme de X, ce X que nous avons déjà rencontré au chapiteau précédent dans les mains de Dalila. Il s'agit de la lettre grecque *chi*, la première du mot « christ » (**X**rist) qui apparaît souvent sur les chapiteaux[30]. C'est le Christ qui nourrit l'être intérieur du chrétien, qui l'unifie en lui offrant sa Parole afin qu'il s'en nourrisse (corps et âme). Cette croix de saint André Et cette nourriture divine n'est pas seulement ce qui vient à l'esprit de l'orant quand il écoute les lectures bibliques de la liturgie, elle est aussi physique. Grâce à la communion eucharistique, l'homme mange l'Hostie pour devenir lui-même cette Hostie[31]. C'est parce que cette nourriture céleste est à la fois spirituelle et charnelle, féminine et masculine, qu'elle réalise en vérité l'unification de humain.

Le Christ est souvent pris dans les rets de la violence humaine ; il est présent par exemple, dans le combat à mort que mènent deux dragons ailés enlacés par la rage de tuer, que montre un autre chapiteau d'Aulnay[32]. L'âme et le corps se déchirent au cœur d'un être qui se démolit : les blessures, les morsures sont pour eux-mêmes : l'un mord sa propre patte, l'autre sa propre échine. Ils s'autodétruisent comme cela se fait dans certains divorces. Mais, au cœur de cette souffrance humiliante, mutilante, crucifiante, le **X** apparaît, tracé par les deux cous croisés. Le Christ, qui est passé par la croix, propose à une humanité malade et malheureuse, l'alternative gracieuse et bouleversante de la Parole incarnée qu'il est de toute éternité. À la place de l'attitude suicidaire, l'Église offre le combat intérieur où corps et âme apprennent à s'unir en se nourrissant intérieurement de la Parole de Dieu afin de vivre en paix avec soi-même et avec les autres. Le Christ agit dans toutes les figures de notre animalité, il est l'hippo-centaure, le griffon, le hibou, la colombe, le lion, le cerf, l'agneau… il nous mène tous, qui que nous soyons, à la résurrection de toute chair.



[30] Sur un chapiteau de Cozes en Charente, le X est associé à l'agneau : Cozes 05.

[31] *Cf.* Rm 10,1-2.

[32] Aulnay, 143 (pilier W).